

« Une langue à risque » (Mario Brassard)

Mario Brassard, *Choix d'apocalypses*, Montréal, Les Herbes rouges, 2003, 64 p.

Henri Chassé, *Secrets blanchis*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2003, 56 p.

Jérôme Lafond, *Poèmes du wah-wah*, Montréal, Marchand de feuilles, coll. « Poésie sauvage », 2003, 72 p.

Hugues Corriveau

Numéro 115, automne 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36955ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2004). Compte rendu de [« Une langue à risque » (Mario Brassard) / Mario Brassard, *Choix d'apocalypses*, Montréal, Les Herbes rouges, 2003, 64 p. / Henri Chassé, *Secrets blanchis*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2003, 56 p. / Jérôme Lafond, *Poèmes du wah-wah*, Montréal, Marchand de feuilles, coll. « Poésie sauvage », 2003, 72 p.] *Lettres québécoises*, (115), 33–34.

# « Une langue à risque »

(Mario Brassard)

*Quand on a pleinement conscience ou qu'on se voue à la dérision.*

P O É S I E

HUGUES CORRIVEAU

C'EST AVEC UN REGARD PARTICULIÈREMENT AIGUISÉ, avec une volonté de scruter le malheur bien en face qu'arrive en poésie Mario Brassard, avec un recueil qui a été très justement retenu en vue de l'attribution du prix Émile-Nelligan 2004.

## RIEN DE DRÔLE

« Ici on fabrique une mort sans égale / Un ciel si rugueux que voilà certes un couteau » (« Voilà certes un couteau », p. 52). Ce recueil est incisif, violent même dans ce qu'il ne tergiverse jamais avec une vérité crue, affrontant les aléas du monde avec la rigueur nécessaire à qui veut ne pas fermer les yeux :

*Ici un brise-glace chargé de pluie  
Plus loin un soleil sur son lit de mort  
Encore plus loin une larme  
L'agonie habitée de la tête aux pieds  
Une première fosse où perdre la voix  
(« À mi-chemin », p. 9)*

Ainsi, dès le premier poème, le ton est donné. On ne fera pas dans le compromis. Force nous est de constater que le poète, malgré cette sous-jacente désespérance, sait traduire avec une rare efficacité les « apocalypses » annoncées dans le titre de l'ouvrage, car « tout brûle en [lui] comme des livres » (« Au cimetière de mon invention », p. 11), « l'air de dire faites vos propres os » (« Hélas », p. 22). Porteur de ce triste bagage qui semble ici le poids même de la vie, le poète entend les ombres égarées, les fossoyeurs du bonheur, au milieu des vivants, perdu quelque part entre la fin et l'ultime débâcle :

*J'habite un oiseau à la saison coupée  
En son temps on dit qu'il fut vivant  
Je ne connais que la clef sans porte  
Que ce bruit sec où se meut le bourreau  
Ne partez pas le cercueil ne fait que commencer  
(« Invitation », p. 26)*

Et tout à coup, au détour d'une page inattendue, un éclat, un feu brûle l'âme jusqu'au bout de l'œil qui se met à voir, un court instant, le monde possible :

*La main tirée à la courte paille  
Un matin déroulé jusqu'à l'orange  
La pluie a été finement tranchée  
Le couteau lavé et rangé  
Les jardins peuvent maintenant s'avancer  
(« Les grands jardins », p. 34)*



poétique, une certaine manière de l'aborder comme s'il n'avait pas su en dépasser une perception restreinte. J'en veux pour preuve ce poème dont les assonances atteignent la « rimérette » :

*je rêve d'un rivage  
croyant trouver ma vie  
dans un détour docile  
je rêve d'un rivage  
mais je suis le courant  
c'est moi qui suis au large  
avalé par le vent  
(« Je ne connais rien... », p. 8)*

Par chance, ce n'est pas toujours ainsi, sans quoi... Henri Chassé se situe toujours au bord d'un chemin, déviant souvent du point d'ancrage qu'il souhaiterait atteindre. Cela fait que le poète est alors présenté comme en déséquilibre, image ultimement usée, devant l'avenir incertain, le passé irrécupérable, avec une crainte atavique devant l'inconnu : « Petit à petit je traverse les océans de la peur » (« Petit à petit... », p. 7), dit-il en son tout premier vers. On ne nous épargnera pas non plus les « bourgeons du jour », les « yeux de la mort »... Et va tranquillement s'imposer jusqu'à plus soif la thématique du « silence » sans qu'en soit jamais renouvelé la moindre image. Non plus que les scories poétiques venues des temps anciens et obsolètes : « Dans le revers de ma

C'est toujours beau, de cette beauté que sait soulever le texte poétique quand il atteint l'exactitude de l'image et de la voix. Mario Brassard sait cela, à cette façon d'écrire le poème qui l'habite et qui vient aussi nous habiter.

## BLANC DE PEUR

Avec ses *Secrets blanchis* (quel vilain titre !), Henri Chassé fait une entrée sans honte mais sans grand éclat en poésie. Ce que je ne peux m'empêcher de lui reprocher, c'est une vision surannée du style





mémoire / un secret s'est caché / laissé là en chemin / attendant qu'on le cueille » (« Dans le revers... », p. 13). C'est bien jeune, tout cela; on croirait ouvrir le journal intime d'un ado mal dans sa peau... Et pourtant, Henri Chassé n'en est plus à ces petites tendresses de cahiers ! Ne redit-il pas quelque part son ineffable crainte de la page blanche (si ! si ! il se peut qu'on en parlât encore !) : « je cherche la parole / les mots se dérobent » (« Je cherche... », p. 15). S'il n'y avait que cela dans ce livre, on laisserait tomber tout de suite, mais il y a ça et là des éclats, la preuve que Chassé, s'il avait été mieux

conseillé, aurait pu entrouvrir quelque porte secrète donnant sur sa propre voix. Ainsi en est-il quand il s'éloigne des clichés : « [...] dans ton regard / tombe l'œil de la lune » (« Je m'enfonce... », p. 19), « je n'ai qu'un arbre mort / pour arrêter ma chute » (« Tu me regardes... », p. 20), « la soif qui revient / chercher l'eau dans la mer / ne trouve que le sel » (« Une lueur... », p. 24); ou mieux encore quand « des ombres meurent / à court d'oiseau » (« Le calme... », p. 36), ou qu'il sait des « enfants lunaires parfois / accroupis sur [s]on œil » (« Vous êtes... », p. 54). Si nous ne sommes pas en présence d'une très grande voix poétique, nous ne saurions non plus en désavouer tout à fait la pertinence.

### UN OBJET POÉTIQUE MAL IDENTIFIÉ

Quin ! Voici un objet poétique mal identifié que ces *Poèmes du wah-wah* de Jérôme Lafond, divisé en trois parties (ce que se garde bien de signaler la table des matières), opuscule qui contient 26 poèmes et 11 pages blanches à la fin. Ironiques jusqu'à l'absurde, ces petits textes se tiennent toujours au bord d'un certain convenu, malgré l'évidente subversion qu'ils tentent de revendiquer. Que nous chaut de savoir que « Mécanicien de l'ancienne école / Il aimait la douce musique d'une voiture de course / Mais préférerait le silence d'une panne » (« Les mains noircies », p. 47), ou encore de lire cette description hautement morale : « La pluie cessa / et les vers de terre envahirent / les plates-bandes // Malheureusement pour eux / j'avais prévu une partie de pêche / Pour le lendemain » (« Les temps incertains », p. 45). Que dire, mais que dire ? Allons, nous organiserons un colloque pour sonder la profondeur abyssale de ce poème :



Quand j'étais petit  
Je croyais que tout le monde  
Venait de Jonquière  
Je croyais aussi que nous avions tous  
Un oncle Gaston  
Aujourd'hui  
Mon oncle Gaston est mort du cancer  
Et Jonquière s'est fusionnée  
À Ville Saguenay  
(« Mon oncle Gaston et les bleuets », p. 21)

À moins que ce ne soit un texte subliminal en faveur des « démembristes » (dits aussi les « défusionnistes »), j'avoue y perdre un peu mes entendements, à moins « d'y entendre mon ignorance », comme l'écrit l'auteur dans « L'oreille en sang ». Mais quand on sait qu'un gugusse « [...] tentai[t] de stopper [s]a calvitie / en [s]e faisant lécher le coco / Par une longue langue bovine / Rugueuse » (« L'estropié », p. 15), je me dis que je peux bien trouver à ces *Poèmes du wah-wah* un côté enfantin, une toute petite provocation cancre, écrite par le trublion du fond de la classe qui rit de ses propres farces et attrapes. Seul côté sérieux à l'entreprise, ce regard franchement désabusé que l'auteur porte sur le monde, sur son petit monde proche, féroce même, tant le peu de désir d'y vivre, d'en vivre, suinte à chaque mot.

PASCAL CLOUTIER

# LE THÉORÈME DE BOOLE

SUSPENSE

LES ÉDITIONS JCL

En France, Théodore, un étudiant universitaire néerlandais, est confronté à d'in vraisemblables confessions d'un proche. Dans le Sud des États-Unis, Normand cherche la raison de sa profonde dépression. En République populaire de Chine, Gustave, un ressortissant suisse, déroge pour la première fois aux règles qu'il s'est imposées pour ne jamais être retrouvé.

Suite du *Mystère Boojerooma*, ce suspense est une histoire aux ramifications multiples qui nous cloue dans notre fauteuil dès les toutes premières lignes. Certains passages glacent le sang tant la faune qui habite cette œuvre est capable du pire pour arriver à ses fins.

Découvrez ce livre chez votre libraire et plus encore sur

[www.jcl.qc.ca](http://www.jcl.qc.ca)